

DOULOUREUX ANNIVERSAIRES

C E qui devait être, pour les hommes de la Résistance, une heure d'espérance et de joie, l'aube du 6 Juin 1944 fut le départ de la période la plus dure que connurent nos militants en quatre années d'occupation.

C'est, en effet, du 6 Juin au 19 Août 1944, que nous subîmes les pertes les plus élevées, les plus cruelles. Jamais la Mission interalliée nous avait fait connaître que le débarquement était imminent mais, alertés de l'état extrême-ment précaire de notre armement, il était entendu que, dès que Londres passerait sa phrase d'alerte, nos gens des îles, nos

Amis du maquis se réunient sur des emplacements, ils étaient à pro té des crains de parachutage.

Les premiers jours de Juin, nous étions tous à nos postes de commandement. Levallois, Lionel et moi-même avions fixé nos quartiers à Marseille ou à proximité. La villa de l'Efface, en haut de la montée de Saint-Euverte à Aix, connut une animation joyeuse et un peu inquiétante. Tous les Préfets de la Libération étaient en place, prêts à remplacer les fonctionnaires de Vichy. Lorsque les Anglais débarquèrent sur la terre normande, de tous côtés, quittant leurs usines, leurs villages, leurs fermes, les patriotes se groupèrent.

Je me souviens, avec émotion, de l'enthousiasme qui anima ceux qui, massés aux environs de Vauvenargues, formaient un magnifique et discipliné Commando. Des hommes, jeunes, ardents, les commandaient. Plusieurs nuits passèrent. Nous attendîmes vainement les parachutages. La Mission interalliée agissait, nous décidions de ne pas demeurer si près des formations allemandes et de les rejoindre dans la vallée de Barcenne.

Je connaissais trop peu la région pour tenter une pareille aventure avec une troupe mal armée, mal entraînée. Je pris l'initiative qui, selon les événements, aurait pu être déplorable, de donner ordre à nos camarades de rentrer, si possible, dans leur foyer et se disperser si leur activité gaulliste était connue et d'attendre les événements dans des conditions moins dangereuses. Vauvenargues fut évacuée dans une nuit. Les premières heures du jour suivant, les Allemands attaquèrent et nous n'eûmes qu'à déplorer qu'un seul mort. C'était un sous-officier qui faisait partie de notre arrière-garde. Par contre, dans la vallée de la Durance, dans le Var, dans les Alpes, les maquis mieux armés pensèrent qu'ils pourraient tenir quelques jours, le débarquement, en Provence, devant nécessairement suivre celui de Normandie et payerent cherrement cette courageuse attitude. De nouveaux, de nombreux noms sont venus s'ajouter à ceux qui déjà étaient gravés sur les plaques de marbre des Monuments aux Morts de nos petits pays : La Roquette-d'Anthéron, Charleval, Jouques, Sisteron, Mison, Vaison ont perdu les meilleurs de leurs

fils. Lambesc, localité horriblement meurtrie, devint l'Oradour provençal.

La Gestapo, engagée dans une lutte à mort, fut plus haineuse, plus cruelle. Nos amis, déjà connus partiellement, furent tous identifiés après la levée en masse du 6 Juin. Dans les arrondissements, tous ceux qui avaient la responsabilité d'un commandement, furent dignes des plus grandes traditions de bravoure dont notre Pays s'honneure. Pas un seul ne voulut quitter son poste. Nous avons retrouvé leurs corps meurtris, torturés sur le bord des routes, dans les fosses anonymes de Guges et de Charleval,

Quelle fière équipe vous formiez ! Chave à Martigues, Wolf à Langon, Charmet à Charleval, Rouston à Saison, Montcalm à Marseille. Parfois, je me demande comment l'esprit de la Résistance peut encore subsister, alors que vous n'êtes plus là.

Dès la mi-juin, tous les jours, à chaque heure, la mort passait dans nos rangs.

Dans les Basses-Alpes, dans Oraison cernée, Martin-Bret et tout son Comité local de Libération fut pris, rapidement interrogé et exécuté. Le Service N.A.P. fut décapité, son chef Gisson fut fusillé, ainsi que Aune, son adjoint, et Moulet, connu sous le nom de Bernard. Notre presse clandestine, représentée par une pléiade de jeunes, disparut avec son ardent chef de file Valmy. L'un des deux membres de l'exécutif régional, Levallois, fut arrêté et martyrisé. On le retrouva mort, aux côtés de Codaccioni, l'animateur et l'organisateur de nos liaisons postales. La veille de la Libération, tombent au champ d'honneur : Lagier, Lieutier, des maquis bas-alpins; Dumont, le chef interprète du Groupement des Hautes-Alpes; mon secrétaire Dutet; mon second Maurice Plantier. Je n'ai pris, sur la liste si longue de nos morts, que quelques noms, ceux de nos familiers.

Certains de ces magnifiques soldats de la cause la plus noble tombèrent à nos côtés. D'autres se sont éteints loin de nous, loin de notre affection, à bout de forces, dans des camps de souffrances, comme mon ami Leblanc, chef de l'arrondissement de Charleval.

Lorsque j'évoque ce passé, déjà si lointain et pourtant si proche de mon cœur, j'éprouve parfois un sentiment de détresse et je me demande comment nous pourrons, nous les survivants, remplacer leur ardeur et leur foi, et j'imploré l'aide de leur souvenir, la protection de leur exemple. Lorsque, par contre, je constate la lutte sourde et sournoise, menée contre la Résistance, le désir de salir son bel idéal en mettant en exergue quelques erreurs qui, d'ailleurs, furent l'œuvre des ouvriers de la douzième heure, je comprends toute l'importance du patrimoine moral que ces hommes ont transmis au Pays et les obligations que nous imposent leur sacrifice.

par Max JUVÉNAL

Délégué
à l'Assemblée Consultative
provisoire